

Traduire le dialectal

La diglossie : une forme de plurilinguisme et le problème de sa traduction

Bien que l'invitation à participer à ce petit colloque ne me soit parvenue qu'il y a quelques jours, je l'ai toutefois acceptée avec plaisir. Mais malheureusement je n'ai pas trouvé le temps de préparer une intervention avec ma rigueur habituelle. J'ai donc décidé de choisir dans mes dossiers un de ces thèmes qui me hantent depuis longtemps, pour vous présenter une problématique qui m'accompagne depuis le moment où j'ai commencé mon activité de traducteur, activité qui, depuis, est devenue mon travail principal. En même temps, cette problématique, tombe très bien, il me semble, avec le thème de ce colloque.

Ce travail principal et presque quotidien est un travail linguistique ou, plutôt, un travail avec des langues, pas nécessairement avec le plurilinguisme.

Il s'agit de la traduction de la littérature arabe contemporaine vers la *langue* de Schiller et Goethe ou, faudrait-il dire, la langue de Frisch et Dürrenmatt.

C'est après des études dites classiques de l'arabe et de l'islamologie que j'ai pris la décision de consacrer la plupart de mon temps à cette activité afin de faire mieux connaître le monde arabe, ses modes de vie, ses manières d'agir, ses façons de penser et de sentir.

Autant pour ma biographie !

Et maintenant revenons à nos moutons, la question de la langue ou, plutôt, des langues, du plurilinguisme.

Expliquer aux étudiants en Suisse alémanique la situation linguistique dans le monde arabe est très facile, parce qu'elle est plus ou moins identique avec la situation linguistique en Suisse alémanique. C'est-à-dire, nous avons une langue, la langue allemande, qui existe en deux différents niveaux, disponibles pour différents occasions sociales.

La langue officielle est, en fait, le Hochdeutsch ou, si vous voulez, la *fushâ almânîya*. C'est la langue dans laquelle l'administration se déroule, les lois sont rédigées, les journaux sont publiés et presque toute la littérature est écrite. C'est aussi cette langue qu'utilisent, en principe, les représentants dans le parlement, les professeurs à l'école et les *speakers* qui donnent les nouvelles à la radio et à la télé.

Par contre, le dialectal est employé pour presque toute communication parmi les gens, y-compris pour la plupart des débats dans les médias, pour les allocutions politiques et les sermons à l'église.

Jusqu'à ce point l'emploi des deux niveaux de la langue allemande en Suisse correspond largement à celui de la *fushâ* et la *‘âmmîya* en arabe. Il y a, pourtant, une différence qui me semble très importante : Il existe, pour la Hochsprache / *fushâ* (le bon allemand, comme disent les suisses romands) une zone de référence, c.à.d. une région où on parle, plus ou moins, cette version de la langue imposée aux autres régions comme langue correcte. C'est une région hors et même loin de la Suisse au nord de l'Allemagne, autour de la ville de Hanover.

Qu'il existe une telle région de référence me semble un phénomène très important, parce que cela veut dire que la Hochsprache/*fushâ* allemande est en même temps une langue parlée quelque part et, donc, une langue qui se développe en tant que parole.

Le dialecte suisse allemand (il y a, à vrai dire, plusieurs versions assez différentes l'une de l'autre, mais pour faciliter les choses je me sers ici du singulier) – le dialecte suisse allemand se distingue de la Hochsprache/*fushâ* par la prononciation, la syntaxe, le système verbal, le vocabulaire et, en particulier, aussi par l'idiomatique.

Une telle parallèle entre deux situations linguistiques pourrait séduire à penser que la traduction est particulièrement facile, ce qui n'est pas le cas. Pour en savoir la raison, il faut définir les fonctions particulières du dialectal en littérature, et là on observe des différences entre le cas arabe et celui de l'allemand.

En allemand, en Suisse qu'en Allemagne l'emploi direct et vaste du dialectal en littérature est aujourd'hui assez rare, si l'on excepte une certaine quantité de poèmes écrits dans la langue qui « sort du bouche du peuple ».

On trouve pourtant dans de nombreux romans ou nouvelles des expressions régionales, des mots et des termes non connus dans le reste de la région germanophone. Et là on est confronté tout de suite avec le problème de la différence entre dialecte et langue régionale. Mais je dois laisser ce problème de côté.

Cependant, on découvre aussi des structures syntactiques tout à fait correctes d'après les règles de la Hochsprache/*fushâ* mais qui démontrent en même temps leurs origines originales.

Un bon exemple pour tous ces aspects de l'emploi du dialecte est le court roman *Die Steinflut* (L'inondation de pierre) dans lequel l'auteur, Franz Hohler, entreprend de recréer, entre autres par des tournures dialectales, l'atmosphère dans un village en montagne à la fin du XIXe siècle.

En arabe, les modes d'utilisation du dialectal dans la littérature me semblent largement identiques avec celles en allemand/suisse allemand. Il y a, pourtant, une grande différence : le dialecte s'utilise avec beaucoup moins de réserve. On trouve des livres entiers en égyptien (Youssouf al-Qa^{ci}îd), des longs passages ou chapitres en marocain (Muhammad Barrâda), ou les dialogues en palestinien (Sahar Khalîfa). Cela indique, à mon avis, une attitude vers le dialecte qui est différente de celle chez nous.

Mais je ne vais pas aborder cette question.

Les fonctions aussi me semblent partiellement identiques et partiellement différentes de celles en allemand.

On observe ce même intérêt d'ajouter au texte littéraire un élément local. Les romans de l'écrivain égyptien Youssouf al-Qa^{ci}îd, écrits en dialectal, donnent, à travers la langue, l'impression très forte de se trouver dans un village égyptien. Mais il y a une autre fonction, celle de différencier les personnages d'après leur

appartenance sociale. C'est en fait le but le plus fréquent de l'usage du dialectal. Chez Sahar Khalîfa, la romancière palestinienne, par exemple, les personnages qui se servent de la *fushâ*, sont ceux qui appartiennent aux couches élevées et dont la vision du monde dépasse l'espace étroit de leur vie immédiate. Dans son roman *Abbâd ash-shams* (Le Tournesol), c'est dans la classe ouvrière et parmi les inadaptés sociaux qu'on parle le dialecte palestinien.

Dans ces deux cas, la technique et l'intention de l'emploi de la diglossie est assez claire. Plus difficile à définir sont les cas où on ne trouve que des mots dialectaux individuels insérés dans un texte écrit en Hochsprache. Phénomène qu'on trouve chez pas mal d'auteurs arabes, et suisses aussi.

Si un écrivain chez nous dit Finken pour des pantoufles, au lieu de Pantoffeln ou Hausschuhe, il est tout de suite visible qu'il est Suisse.

Si un écrivain arabe dit *âwiz* ou *biddî* au lieu de *urîd* on peut immédiatement déterminer son origine, l'Égypte ou la bilâd ash-Shâm.

Et ça ne sont que des exemples les plus simples pour ne pas dire primitifs.

Le dialecte se trouve, alors, dans des relations sociales d'une envergure restreinte. C'est bien sûr, une langue en principe parlée, une parole quotidienne, même si pas nécessairement utilisée en dialogue, une langue sans prétentions et l'abstraction propre à la Hochsprache/*fushâ*.

Toutes ces considérations ne sont, en fait, que des préliminaires de la question : comment traduire des livres, des passages ou des éléments dialectaux ? – question à laquelle je n'ai pas encore trouvé une réponse satisfaisante.

Reprendre de tels passages ou éléments de l'arabe dans un dialecte allemand me semble tout à fait inacceptable parce qu'en résulterait ce que j'appellerai la *désarabisation* du texte, c'est-à-dire que le texte perdrait son caractère propre à l'autre dialecte.

Tout ce qu'on peut faire en traduisant un texte écrit en dialecte, c'est trouver un arrangement avec la Hochsprache/*fushâ* de manière à abstraire de l'atmosphère originale pour rendre compréhensible et communicable l'idée ou l'action racontée.

Ça veut dire que l'expression linguistique des « relations sociales d'une envergure restreinte » auxquelles j'ai déjà fait allusion plus haut sont en fait intraduisibles et ne peuvent être rendue qu'après une certaine abstraction.

Mesdames et Messieurs, ce que je viens de vous présenter n'est pas encore une théorie cohérente, ce sont plutôt quelques idées vagues, résultat de mon travail quotidien, sur la transmission des textes de votre langue à la mienne.